



www.comptoirlitteraire.com

André Durand présente

Charles Lutwidge Dodgson
qui prit le pseudonyme de

Lewis CARROLL

(Grande-Bretagne)

(1832-1898)



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres
qui sont résumées et commentées
(surtout ‘*Les aventures d’Alice au pays des merveilles*’).**

Bonne lecture !

Né à Daresbury (Cheshire), il fit ses études à Rugby et à Oxford, au Christ Church College où il fut, dès 1852, nommé à la confrérie religieuse et chargé de cours, y enseignant les mathématiques et les sciences jusqu'en 1881. Il publia sous son nom propre de nombreux ouvrages, traitant tantôt d'algèbre, tantôt de logique : *“Le cinquième livre d'Euclide prouvé par l'algèbre”* (1858), *“Formules de trigonométrie plane”* (1861), *“Traité élémentaire des déterminants”* (1867), *“Euclide et ses rivaux modernes”* (1879).

Mais, par ailleurs, cet homme bègue et de ce fait fort timide, qui, en 1861, fut ordonné diacre, qui resta célibataire, qui communiquait difficilement avec les adultes, préféra la compagnie des enfants, plus précisément des fillettes pour lesquelles il nourrissait une étrange passion. Selon une formule très dans son style, il déclarait : *« J'adore les enfants à l'exception des petits garçons. »* Ses meilleures heures, il les passait avec une véritable cour de fillettes de moins de dix ans. À un ami qui lui demandait si ces éternelles bambines dont il s'entourait ne l'excédaient pas quelquefois, il répondit : *« Elles sont les trois quarts de ma vie »*, mentant pudiquement sur ce quatrième quart qui leur appartenait sans doute aussi. Toujours soucieux de nouvelles conquêtes, il se déplaçait rarement sans une mallette de jouets et de poupées destinés à affriander la petite fille de ses rêves au cas où il l'aurait rencontrée dans l'omnibus ou dans un jardin public. Il tenait salon au milieu de ses petites amies dont les parents étaient absolument exclus. Thé, papotages, jeux, histoires fantastiques, boîtes à musique faisaient passer le temps très vite. Surtout, ayant adopté ce « hobby » dès 1852, il aimait les photographier. Parmi les « jeux » rituels de sa cour, il plaçait une séance de photographie, rendue fastidieuse et fatigante par le matériel de l'époque, qui constituait en quelque sorte la prestation obligatoire de son harem miniature. Lui-même, d'une main tremblante de joie, déshabillait ses adules pour les déguiser en Chinoises, en Turques, en Grecques ou en Romaines. Les plus aimées étaient envoyées à une amie, miss Thomson, qui se chargeait de les photographier nues selon les instructions du révérend. Inutile d'ajouter que ces clichés-là ont été détruits après sa mort.

Il leur inventait aussi des histoires.

Or, en 1856, s'installèrent à Christ Church les Liddell et leurs enfants : Alice, qui avait alors quatre ans, son frère et ses deux sœurs. Devenu l'ami des fillettes, qu'il aimait aussi photographier, il les emmena, le 4 juillet 1862, en promenade en bateau et, comme à l'accoutumée, improvisa un conte à leur intention. Or Alice insista pour qu'il l'écrivît. Pour la publier, Charles Lutwidge Dodgson prit le pseudonyme de Lewis Carroll et fut ainsi le premier écrivain à traiter les enfants comme un public digne du même respect que les adultes :

“Alice’s adventures in Wonderland”

(1865)

“Les aventures d’Alice au pays des merveilles”

Roman de 140 pages

Une petite fille, Alice, qui s'ennuyait auprès de sa sœur, vit passer, alors qu'elle sommeillait sous un arbre, un lapin blanc qui, tout en tirant une montre de son gilet, s'écria : *« Mon Dieu, je vais être en retard ! »* À peine surprise, elle bondit et se précipita à sa suite dans un terrier. Au bout d'une chute interminable, elle atterrit dans un long couloir meublé d'une petite table à trois pieds sur laquelle traînait une bouteille portant l'inscription *« Bois-moi »*.

À peine la première gorgée avalée, elle se trouva réduite à une taille de vingt-cinq centimètres. Heureusement, un biscuit *« Mange-moi »* lui permit de grandir à nouveau, mais beaucoup trop, cette fois. Devant son inconséquence, elle se mit à pleurer à chaudes larmes et eut à peine le temps de voir repasser le lapin qui, dans sa hâte, perdit un gant blanc. Alice l'enfila et rapetissa tellement qu'elle manqua se noyer dans la mare de larmes qu'elle avait répandues.

Tout à coup, elle se vit entourée d'oiseaux de toutes sortes qui gagnèrent le rivage à grand-peine. Le plus âgé d'entre eux, un *« dodo »*, leur proposa à tous une course *« à la caucous »* pour se sécher. Et tous de se mettre à courir, dans le plus grand désordre, avant de disparaître.

Revint alors le lapin blanc qui, prenant Alice pour sa servante, l'envoya chercher des gants dans sa maison. Alice obéit sur-le-champ et, arrivée dans la chambre du lapin, but une gorgée de la boisson qu'elle y trouva, tout simplement parce qu'elle savait que quelque chose d'intéressant devait se produire lorsqu'elle buvait ou mangeait. La voilà qui grandit à nouveau de manière démesurée avant de rapetisser après avoir avalé un petit pain. Alice, ne sachant plus très bien qui elle était après tous ces avatars, rencontra alors une chenille qui lui proposa, si elle le souhaitait, de grandir selon son désir pour autant qu'elle mangeât l'un ou l'autre côté du champignon sur lequel elle était assise.

Ensuite, Alice rencontra la Duchesse qui lui confia son bébé, qui ne tarda pas à se transformer en porcelet.

À peine étonnée, Alice poursuivit sa route et aperçut dans un arbre la tête du chat de Chester. Tout en disparaissant, un sourire aux lèvres, il lui expliqua que tous les chats sont fous ainsi que tous les habitants de ce monde étrange.

Elle n'avait pas fait trois pas qu'elle arriva en vue de la maison du «*lièvre de Mars*». Celui-ci, assis aux côtés d'un loir endormi et d'un chapelier, prenait le thé sous un arbre. D'autorité, Alice prit place à leur table, mais bientôt le regretta : leur conversation était ennuyeuse et leurs devinettes idiotes (la différence entre un corbeau et un bureau?). De plus, l'heure n'obéissant plus au chapelier, leur table était peu soignée : c'était toujours l'heure du thé, et jamais celle de la vaisselle.

Dégoûtée, Alice s'en alla et, ayant aperçu une porte dans un tronc d'arbre, y pénétra. Elle se trouva dans un long couloir qui débouchait sur de magnifiques jardins. Au détour d'un chemin, elle aperçut des cartes qui jardinaient. L'arrivée de la reine de cœur criant «*Coupez-leur la tête !*» les plongea dans une vive terreur. La reine invita Alice à une partie de croquet, mais la petite fille se fatigua vite car les cannes étaient en réalité des flamants roses qui bougeaient tout le temps et les boules, des hérissons qui ne pensaient qu'à fuir.

La reine invita alors Alice à aller écouter la tortue à tête de veau lui conter ses malheurs. Mais le griffon qui l'escortait préféra l'histoire du quadrille des homards. Bien vite, ils furent interrompus par l'annonce d'un procès : les tartes de la reine de cœur avaient été dérobées et l'accusé devait être jugé. Le procès était à peine commencé lorsque, peu après avoir été interrogée, Alice grandit tellement qu'elle fut exclue de l'audience par la reine qui voulait à tout prix lui faire trancher la tête.

Elle put balayer toutes ces créatures hostiles et se réveiller assise auprès de sa sœur sur la berge du fleuve et à laquelle elle raconta son étrange voyage.

Analyse

Intérêt de l'action

L'œuvre, née des «*nursery rhymes*», est à classer dans le fantastique. Les lois familières du temps, de l'espace et du langage sont subtilement transformées. Pourtant, l'aventure suit un schéma simple : Alice suit un lapin dans son terrier, change de taille, manque se noyer, sort victorieuse des rencontres insolites qu'elle fait, accède aux jardins de la reine, s'oppose à celle-ci et obtient le pouvoir. Le changement de taille fait passer d'une situation à une autre. Ces situations, nombreuses et variées, connaissent une progression, et sont, chaque fois, interrompues à un moment crucial. L'aventure suit une logique implacable qui, partie d'une prémisse enfantine, ou, plus exactement, libérée de toute convention sociale, la développe jusqu'à sa conséquence ultime (par exemple : il n'y a aucune différence entre un corbeau et un bureau). Alice est précipitée dans un monde instable (sa taille varie à plusieurs reprises), agressif (elle est raillée, insultée, menacée, rudoyée, et décapitée... ou peu s'en faut), dont les habitants sont soit les figures d'un jeu de cartes, soit des êtres fabuleux (licorne, griffon), soit enfin de ces êtres dont parlent les proverbes ou les expressions pittoresques de la langue anglaise : la Fausse Tortue (dont on fait un faux bouillon de tortue), le Lièvre de Mars et le Chapelier fou (deux modèles de malades mentaux), le Chat de Chester, etc.. La Reine de Cœur terrorise tout ce monde et monte un gigantesque procès où l'accusé semble être le Valet de Cœur mais où le Chapelier puis, finalement, Alice elle-même se trouvent sérieusement menacés.

Si l'on en croit les souvenirs des auditeurs du conte originel, Carroll y ajouta des épisodes, tel celui du thé des fous ou du chat de Chester, effaçant certains détails trop personnels pour aboutir au livre que nous connaissons.

Intérêt littéraire

Il faut noter la virtuosité du traducteur : les habitants des antipodes sont appelés dans l'original «*Antipathies*» et en français «*Antipodistes*», ce qui joue mieux avec l'idée des antipodes. Le développement sur la folie des chapeliers explique d'où vient l'expression «*parler à travers son chapeau*».

Intérêt documentaire

Ce monde parallèle au nôtre est pourtant un tableau de l'époque victorienne, le monde de l'enfance étant opposé aux conventions souvent incompréhensibles des adultes.

D'autre part, cette histoire est, à travers toutes les métamorphoses que connaît Alice, une métaphore de la croissance psycho-physiologique de l'enfant.

Intérêt psychologique

Alice, toujours fascinée ou amusée, n'ignore pas que, «*pour revenir à la réalité, il lui suffirait d'ouvrir les yeux*». Aussi les métamorphoses qui menacent l'unité de sa personnalité ne l'effraient pas, car le fond même de sa nature est une confiance naïve et inaltérable.

L'aventure peut bénéficier d'une lecture psychanalytique. Alice est soumise à une série d'épreuves qui ressemblent très fortement à une douloureuse initiation. Elle est, dans ce qui est appelé avec une cruelle inversion ironique tout à fait dans le style habituel de Carroll «*le pays des merveilles*», entraînée dans un trou par un lapin, elle se noie dans ses propres larmes, elle voit ses jambes s'allonger démesurément, etc.. Ces mésaventures ne sont-elles pas la chute dans les ténèbres du sexe? Car Lewis Carroll, dans ses relations avec les fillettes, se heurtait à l'infranchissable barrière de l'âge était infranchissable. Il le reconnut nettement : «*La petite fille devient un être si différent lorsqu'elle se transforme en femme que notre amitié, elle aussi, est obligée d'évoluer. En général cette évolution se traduit par le passage d'une intimité affectueuse à des rapports de simple politesse qui consistent à échanger un sourire et un salut quand nous nous rencontrons.* » Pour lui, la puberté constituait une catastrophe qui rejetait l'enfant adorée dans l'enfer de la sexualité et brisait tout rapport avec elle.

Intérêt philosophique

De l'aventure d'Alice, on peut dégager les thèmes de réflexion suivants :

- la nécessité du recours à l'imaginaire ;
- l'attitude à avoir face à l'excès : faut-il s'y abandonner? y résister?
- l'opposition au monde des adultes ;
- la remise en cause, dans et par le langage, des structures logiques de la raison et du bon sens pratique, d'où l'intérêt que le récit présente, bien au-delà du conte pour enfants.

L'abondance des jeux logiques et verbaux (contes enfantins détournés, jeux de mots), la féerie du monde enfantin, sont autant d'éléments qui élargissent le conte à une lecture adulte. L'imagination débridée s'oppose alors au conventionnalisme et à la pruderie de l'époque victorienne (la reine de cœur) et le non-sens (ou, du moins, ce que l'on qualifie de tel) donne libre cours à notre imagination. Qu'une tortue à tête de veau soit malheureuse n'est rien d'autre que ce qu'elle est aux yeux des enfants qui, pour la première fois, entendent parler de tête de veau en tortue. Lewis Carroll n'invente pas du «nonsense», de l'absurde, il le met tout simplement en scène, lui donne une existence.

Le livre fut illustré par sir John Tenniel.

Le succès du roman, qui est restée l'œuvre la plus connue et la plus aimée de la littérature enfantine anglaise, fut tel qu'une suite lui fut donnée :

“Through the looking glass and what Alice found there”

(1871)

“À travers le miroir”

Roman

Après avoir tenté d'enseigner les échecs à son petit chat, Alice décide de passer «*de l'autre côté du miroir*». Là, elle accomplit un étrange voyage dans un pays structuré à la façon d'un échiquier, rencontrant de nombreux animaux étonnants et plusieurs personnages extraordinaires. Parmi eux, un roi d'échecs qui se réjouit qu'elle ne puisse voir «*personne à cette distance*» et une reine qui promet de la confiture «*pour chaque lendemain*». Après toutes sortes d'aventures, Alice finit par atteindre la huitième case de l'échiquier et donc devient reine, comme le pion promu au jeu d'échecs véritable. Elle préside alors un banquet fastueux et féerique.

Commentaire

Le monde et la logique des adultes sont symbolisés par un échiquier sur lequel l'enfant progresse. Nombreuses ont été les études des spécialistes pour savoir si oui ou non le parcours d'Alice était construit comme une partie ou un problème d'échecs. Si l'on veut que soient strictement respectées les règles qui président à la marche des pièces, les libertés prises par Lewis Carroll sont trop grandes pour lire au premier degré dans cette histoire le déroulement d'une partie d'échecs, heureusement pour la littérature, qui ne peut fonctionner sans soupape ni sans transgresser elle-même les modèles et les schémas qu'elle s'impose. L'ouvrage a le mérite de replonger le lecteur dans le monde fabuleux du pays des merveilles, mais ce ne fut plus par la retranscription d'un conte plus ou moins improvisé : Carroll intellectualisa les situations, accentua le non-sens et utilisa de manière explicite et répétée les mots-valises (par exemple, «*glisseux*» = à la fois «*glissant*» et «*visqueux*»), dont la construction est expliquée à Alice par le très célèbre Humpty Dumpty. Alice lui disant : «*La question est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire*», il riposte : «*La question est de savoir qui sera le maître... Un point, c'est tout.* » Les personnages de Tweedledum et Tweedledee introduisirent le thème de l'appartenance des personnages au monde du rêve : «*il rêve de vous et, s'il cessait de rêver, vous disparaîtriez*». Ce roman, illustré lui aussi par sir John Tenniel, eut un succès presque aussi important que celui du premier.

“The hunting of the snark”

(1876)

“La chasse au snarck”

Poème

Une expédition est menée en mer pour chasser le «*Snark*», animal insaisissable et imaginaire, qui, après des péripéties inextricables, se révèle en fin de compte être un «*Boojum*», animal non moins imaginaire.

Commentaire

La valeur de ce poème héroï-comique et facétieux, loin de résider dans les péripéties inextricables de l'action, est donnée uniquement par l'humour qui se dégage des jeux de mots selon une tradition héritée des «nursery rhymes» et fort appréciée des Anglais. Ainsi le mot «*snark*» télescope «snake», serpent, et «shark», requin.

C'est peut-être là l'expérience la plus audacieuse, par ses difficultés et aussi sa longueur, tentée dans ce genre purement britannique et considéré par les amateurs comme un divertissement raffiné. Ce n'est qu'en apparence un « nonsense » amusant et poétique : comme dans la plupart des tentatives de Carroll visant à rendre la «*poésie des absurdités*», on décèle aisément sous certaines images des allusions à la vie, de modestes allégories, des possibilités d'interprétation symbolique qui ont fasciné la critique moderne. Ainsi, la subtile différence entre «*Snark*» et «*Boojum*» est une allégorie presque trop réelle de la littérature et de la vie.

Le poème a été traduit en français par Aragon.

“*Sylvie and Bruno*”

(1889)

“*Sylvie et Bruno*”

Roman en deux volumes

S'entrelacent deux récits au tressage desquels préside un narrateur commun. Le premier, qui relève du rêve, de la féerie et du conte, met en scène le Gouverneur du Pays Du-Dehors, ses enfants (Sylvie, Bruno), son frère, Sibimet, qui tente de le destituer et son neveu, Uggug. Dans le second, le narrateur est entouré du comte d'Ainslie, de sa fille, lady Muriel, d'Arthur Forester qui la courtise et du rival de celui-ci, Eric Lindon. Les deux intrigues progressent parallèlement autour des thèmes du pouvoir usurpé, de la toute-puissance de l'amour et de la conversion des méchants.

Commentaire

Commencé en 1867, donc entre “*Alice au pays des merveilles*” et “*De l'autre côté du miroir*”, “*Sylvie et Bruno*” résulte de l'agrégat de fragments de dialogues, de discours et de récits que Carroll avait accumulés au fil des ans, les chapitres “*Sylvie la fée*” et “*La vengeance de Bruno*” en constituant le noyau de départ. D'où le caractère foncièrement hétérogène de ce livre riche en dédoublements et en échos, où les jeux de mots et la fantaisie voisinent avec quelques conversations « sérieuses » à visée éducative. L'œuvre est intéressante en soi (elle présente une autre vision du monde enfantin tout en étant plombé par un sentimentalisme moralisant et ambigu) mais aussi dans sa relation au genre romanesque en général et au roman victorien en particulier.

Elle eut cependant un bien moindre succès.

“*Sylvie and Bruno concluded*”

(1893)

Lewis Carroll avait aussi une véritable passion pour la photographie qui fit de lui un des pionniers du genre. Mais, ses sujets favoris étant de petites filles, il abandonna cet art pour que la réputation du révérend Dodgson n'en souffrit point.

Dans ses dernières œuvres, il utilisa avec humour la logique mathématique :

“A tangled tale”
(1885)
“Une histoire embrouillée”

Roman-problème

“What the tortoise said to Achilles”
(1894)
“Ce que la tortue a dit à Achille”

Dialogue

Lewis Carroll s’amusait du paradoxe signalé par Zénon d’Élée : «*Achille le coureur aux pieds légers, poursuivant une tortue, animal très lent, ne pourra jamais l’atteindre*» car il ne parcourt jamais que la moitié de l’espace qui le sépare d’elle, puis la moitié de cette moitié, et ainsi de suite à l’infini, la tortue ayant, pendant ce temps, parcouru un autre espace.

Chez lui, la tortue défie Achilles d’utiliser la force de la logique pour accepter la conclusion d’un simple argument déductif. Finalement, Achille échoue parce que l’habile tortue le conduit à une infinie régression.

Lewis Carroll est mort à Guilford (Surrey) en 1898.

Sa passion pour les fillettes engagea toute la vie de cet homme de génie qui, comme l’a fait remarquer Michel Tournier (qui aime lui-même photographier les enfants et leur raconter des histoires), passerait aujourd’hui pour un pédophile. Elle se cristallisa en une œuvre sublime où la faculté de ses personnages, infantile par excellence, d’observer la réalité avec une parfaite candeur lui permit de dévoiler les absurdités et les incohérences de la vie adulte.

Beaucoup de ses personnages sont devenus des figures courantes dans la littérature et dans la conversation.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)